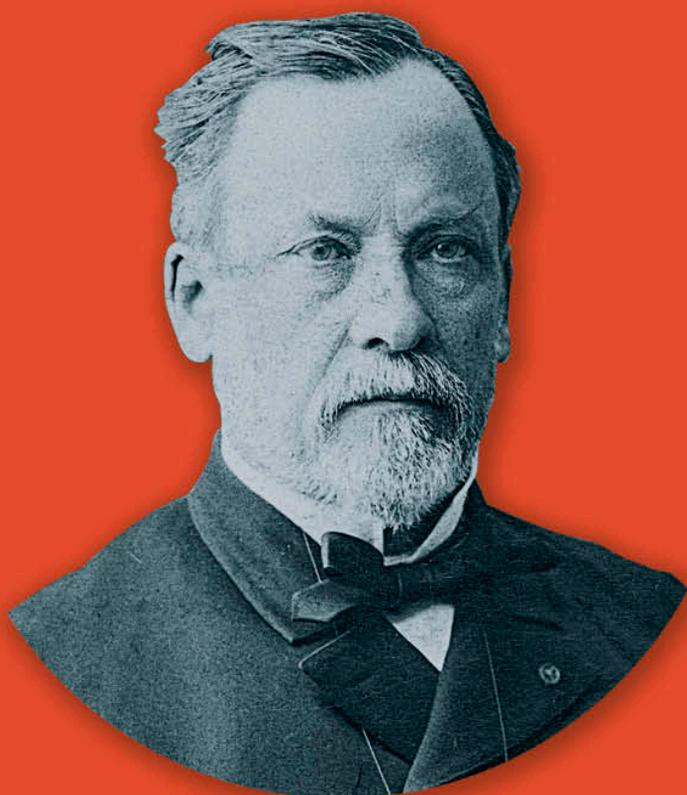


BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

# PASTEUR



Cédric Grimoult



## UNE VIE DÉDIÉE AU TRAVAIL (1822-1846)

La jeunesse de Pasteur se caractérise par un mélange de détermination et de fragilité. En s'affirmant, son caractère s'épanouit au contact de l'enseignement scientifique, puis de la recherche en chimie. Sa rencontre avec la science lui fait l'effet d'une révélation.

### UN ENFANT TRANQUILLE

Louis Pasteur naît le 27 décembre 1822 à Dole, en Franche-Comté, à une bonne cinquantaine de kilomètres de Dijon comme de Besançon. Et sa vie manque d'emblée de prendre un tour tragique. Le jour de son baptême en effet, dans les premiers jours de 1823, le bonnet de l'enfant s'enflamme au contact d'une bougie. Grâce à un excellent réflexe, son père parvient à éteindre rapidement l'incendie, qui ne laisse aucune séquelle, mise à part une légère brûlure aux mains du sauveteur. Rescapé du feu, l'enfant âgé de trois ans tombe cette fois dans un canal, d'où son père le pêche hardiment. On peut dire que ce fils miraculé, seul dans une

phratrie de filles, est d'autant plus couvé par ses parents qu'il présente une apparence quelque peu fragile et chétive. Et que la vie d'alors s'avère souvent précaire.

La famille Pasteur tire pourtant son origine d'une souche robuste. Elle est issue du village de Reculfoz, situé à plus de mille mètres d'altitude, au cœur de la montagne jurassienne et de la région la plus froide de France. Ses ancêtres devaient être éleveurs, comme son patronyme l'indique, et maintenus dans le servage jusqu'au cœur du siècle des Lumières. Ses aïeux paternels devinrent cependant meuniers, puis tanneurs, à Salins. Jean-Joseph Pasteur, son père, fut enrôlé dans les armées napoléoniennes en 1811, puis combattit valeureusement en Espagne. Devenu caporal, il s'illustra lors de l'invasion de la France par les armées de la coalition européenne en 1814. Faisant partie des rares survivants d'un bataillon ayant opposé une résistance acharnée, Jean-Joseph Pasteur reçut la Légion d'honneur. Revenu à la vie civile, il fut de nouveau tanneur. L'historien Richard Moreau le dépeint ainsi : « Homme d'ordre énergique, mais prudent [...], le père de Pasteur était sans illusion, sans charité et sans pitié [ , f]in, roublard, intéressé, brave homme si les règles et les hiérarchies étaient respectées et ses intérêts saufs, esprit curieux et libre ». Établi à Salins, il aime lire à ses heures perdues et fréquente même la bibliothèque municipale.

En 1816, il épouse Jeanne-Étiennette Roqui, la mère de Pasteur. Le portrait de la jeune femme apparaît plus délicat à tracer, d'autant qu'elle n'a laissé pratiquement aucun document écrit. Enthousiaste, énergique, travailleuse, tels sont les qualificatifs qui reviennent le plus souvent à son propos. Aimante aussi, et particulièrement dévouée à son mari et à ses enfants.

Les parents de Pasteur s'installent aussitôt à Dole, sans doute afin d'éviter des commérages liés à la grossesse avancée de l'épousée. Ce premier enfant ne survit pas plus de quelques mois. Mais Louis a une sœur aînée, Jeanne-Antoine, surnommée Virginie, née en 1818, et deux sœurs cadettes : Joséphine, née en 1825, et Jeanne-Émilie, née l'année

suivante. En 1829, Émilie est atteinte d'une fièvre cérébrale qui lui laisse de graves séquelles : son développement intellectuel s'en trouve limité. Elle fut ensuite victime d'attaques épileptiques et prit beaucoup d'embonpoint.

Après avoir vécu peu de temps à Marnoz, dans la famille Roqui, les Pasteur déménagent en 1827. Ils s'établissent définitivement à Arbois, petite ville située sur la route de Besançon à Lons-le-Saunier. Ce bourg de 6 500 habitants connaît la prospérité grâce à une petite industrie, stimulée par l'activité agricole, surtout fromagère et viticole. Le vin jaune, et davantage encore le vin de paille, assurent en effet la renommée d'Arbois. Ces produits marquent de leur empreinte les premiers souvenirs de Pasteur. Jules et Altin Vercel, ses amis d'enfance qui habitent la maison d'en face, sont fils d'un vigneron enrichi, qui paie suffisamment d'impôt pour faire partie des 10 % de Jurassiens disposant du droit de vote sous la Monarchie de Juillet. Plusieurs cordonniers et bourreliers installés à Arbois constituent les clients du marchand-tanneur Pasteur. Celui-ci vend aussi ses cuirs et peaux de moutons et de veaux aux foires de Besançon, qui se tiennent six fois l'an, et quelquefois jusqu'à Paris. Il devient ainsi négociant, plus à l'aise financièrement. Son fils l'accompagne, à l'occasion, mais passe l'essentiel de sa vie à Arbois.

Le village présente une forte communauté civique, unie par le souvenir de son passé et l'actualité de ses traditions. L'une d'elles tient particulièrement au cœur des habitants : la fête du Biou. Elle est associée au saint tutélaire d'Arbois, saint Just, fêté le 2 septembre. Les mariés de l'année doivent récolter les prémices de la vendange et assembler les raisins en une grappe monumentale, appelée le Biou. Elle est portée dans l'église paroissiale, puis suspendue dans le chœur, à proximité du maître-autel. Lors d'une messe, le premier dimanche de septembre, le prêtre bénit alors le Biou et les vigneron, dans le but d'assurer une bonne récolte. Louis aime beaucoup ce moment d'échange et de fraternité, qui se termine par une fête et de bons repas.

La famille Pasteur se tient au seuil de la petite-bourgeoisie. Elle n'y est pas entrée de plain-pied, car l'un des marqueurs les plus caractéristiques de la bourgeoisie du XIX<sup>e</sup> siècle est le recours à du personnel de maison, un ou des domestiques. Or Jeanne-Étiennette, la mère de Pasteur, s'occupe

seule du foyer et des enfants, ce qui implique d'ailleurs de se reposer sur l'aînée, Virginie, exploitée comme une servante. Conformément à une répartition traditionnelle des tâches, la femme gère l'intérieur et tient les comptes de l'entreprise, tandis que l'homme fabrique de ses mains et vend ses produits à l'extérieur. Il est propriétaire de sa maison, ce qui lui garantit une certaine indépendance. L'atelier et la boutique de cuirs se situent au rez-de-chaussée, à proximité immédiate de la rivière Cuisance, dont les eaux s'avèrent indispensables au travail des peaux. La famille vit dans les deux étages. Les Pasteur ne sont pas pauvres et ils peuvent même épargner, ce qui les distingue des catégories populaires obsédées par la survie à court-terme. Mais cette aisance toute relative est possible seulement grâce à un acharnement permanent dans le travail, une qualité transmise de père en fils. Jean-Joseph emploie aussi un ouvrier, et se retrouve donc donneur d'ordre. En 1849, Pasteur évalue la fortune de ses parents à 50 000 francs, ce qui s'avère confortable. En tout cas, il n'est pas l'enfant pauvre que se plaît à présenter le mythe républicain de l'élévation sociale par le pur mérite.

Ces honnêtes travailleurs sont aussi des idéalistes. À l'annonce de la révolte des Canuts, ces soyeux lyonnais qui réclament une juste rémunération pour leur travail industriel, les Arboisiens créent une éphémère république, en 1832. Il s'agissait principalement d'éviter que les autorités puissent décapiter le mouvement en s'en prenant aux meneurs<sup>1</sup>. Le père de Pasteur se tient prudemment à l'écart de l'événement, autant en raison de sa méfiance envers la monarchie que de sa préférence pour une société d'ordre.

Jean-Joseph Pasteur lègue à son fils un solide bon sens, issu de l'école de la vie. Il lui transmet le goût du travail et de l'application, tel qu'il apparaît dans la fable de La Fontaine intitulée *Le laboureur et ses enfants*: « Travaillez, prenez de la peine... ». À cette morale de l'effort s'ajoute une intense détermination, une attention particulière à l'hygiène, franchement rare à l'époque, et le secret des sentiments. Il parle peu et refoule ostensiblement ses émotions. Mais ce qu'il ne peut dissimuler, c'est

---

1. Richard Moreau, *Les Deux Pasteur. Le Père et le fils. Jean-Joseph et Louis Pasteur (Dole, Marnoz, Arbois)*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 107.

son admiration pour l'empereur Napoléon. Rarement loquace, le père chérit ses conversations en tête à tête, non pour radoter ses souvenirs de la guerre, mais pour transmettre à son fils une haute idée du devoir et de la grandeur de la France. Par son attachement à l'instruction et son goût pour les livres, Jean-Joseph Pasteur compte aussi sur le savoir, afin d'améliorer le sort de son fils. C'est sur le plan culturel que la famille Pasteur se distingue le plus des couches populaires. À cette époque où n'existe pas encore l'instruction primaire obligatoire, le jeune Pasteur fréquente une école mutuelle, dirigée par le régent Étienne Renaud, un homme compétent. Fonctionnant selon les principes de l'égalité, de l'émulation et du monitorat, elle permet à Louis de se distinguer précocement. Ce qui ne l'empêche pas, à l'occasion, de faire l'école buissonnière...

Au collège d'Arbois, où il commence ses études secondaires, Louis excelle en dessin et monopolise les prix d'excellence. Il se fait remarquer par Jean Étienne Romanet, le principal du collège, qui l'encourage prestement et lui parle méritocratie. Le savoir constitue un puissant vecteur d'ascension et de réussite sociales. Il encourage donc le jeune Pasteur à envisager des études longues et à tenter le concours de l'École normale, pour devenir professeur de lycée, un poste alors rare et convoité, aussi bien en termes de prestige que de rémunération.

## LE FILS ET SON PÈRE

Pour la rentrée 1838, Jean-Joseph Pasteur accepte de laisser partir Louis, qui va sur ses seize ans, étudier à Paris, afin d'y recevoir la meilleure préparation possible au baccalauréat. Ses réticences initiales proviennent de son attitude générale devant la vie, que certains qualifient de manque d'ambition. Et aussi de la méfiance envers la capitale, lieu reconnu de violences et de débauches. Le père Pasteur envisage une ascension sociale pour son fils : celle de devenir régent du collège d'Arbois. Il ne se figure pas que celui-ci peut grimper d'emblée plus haut dans la hiérarchie, d'autant que cela lui semble à la fois aventureux et coûteux. Aventureux, parce qu'à viser trop haut, on risque facilement de manquer son but, et de redescendre bien vite l'échelle sociale. Coûteux, non pas seulement en

termes financiers, mais par rapport à la qualité de vie. Louis devra travailler sans relâche, risquant ainsi de compromettre sa santé et son bonheur. Le père écrit ainsi à son fils le 3 août 1845, époque à laquelle avaient lieu les épreuves de fin d'année scolaire : « Si je souhaite ardemment que tu sois heureux dans tes examens, bien plus encore je me préoccupe de ta santé. Dans la pratique du bonheur, elle passe avant tout. Penses-tu que les professeurs les plus haut placés soient les plus heureux, il n'en est rien ».

En compagnie de son ami Jules Vercelet, le jeune Pasteur se rend néanmoins à Paris, à l'automne 1838, et loge dans une pension tenue au Quartier latin par Jean-François Barbet, un Franc-Comtois. Ce dernier est contacté par l'un de ses parents, le capitaine Barbier, qui vient passer ses congés au pays, à Arbois, et se propose de veiller sur le jeune homme. En fait, Louis ne tient pas six semaines, tourmenté par le froid humide, le mal du pays et l'ambiance qui ne lui convient pas. Surtout, Louis se met à tousser, ce qui suscite l'effroi de ses parents, à cette époque où n'existe à peu près aucun médicament efficace.

Aussitôt qu'il est avisé de l'état de santé de son fils, Jean-Joseph Pasteur se rend donc à Paris et ramène Louis dans le Jura. La vie à Arbois reprend rapidement son cours habituel, bien que Louis subisse désormais les reproches de ses parents. Il se concentre alors sur l'art du portrait, dessiné au pastel. Le site internet du Musée Pasteur, rattaché à l'Institut Pasteur, permet de contempler en ligne les clichés pris à partir d'une trentaine de ces dessins, effectués surtout entre 1839 et 1841. Classiques, ses compositions révèlent néanmoins un sens aigu de l'observation. Ne cherchant nullement à enjoliver, l'artiste montre un talent certain dans la restitution des détails. Le front du tonnelier Gaidot, le voisin direct de la famille Pasteur, apparaît sillonné de rides et de veines particulièrement saillantes. Les taches de rousseur de Madame Legendre miment la réalité avec une perfection clinique. Dentelles et cheveux des dames se révèlent aussi particulièrement soignés. Mais c'est l'intensité des regards qui frappe l'observateur, si l'on passe au-delà de l'air sévère conféré par les bouches pincées d'une époque où l'on n'apprécie pas d'être montré en train de sourire. Pasteur transmet cependant la grande douceur qui émane du visage de Madame Blondeau, ou la beauté de la jeune Sophie Roch. Auguste Griffon, greffier au tribunal d'Arbois, est saisi avec la

précision et les couleurs sépia des premières photographies, qui n'existent pas encore. Ces dessins assurent une petite notoriété au jeune Pasteur. Après ses parents et ses amis, les notables d'Arbois acceptent de se laisser croquer. Certains pastels paraissent dans la presse locale. Ils lui permettent sans doute de reprendre confiance, après son échec parisien.

Les recherches de Marie-Claude Fortier, administratrice au musée Pasteur, à Dole, révèlent qu'une partie majeure des notables d'Arbois dont Pasteur dessine le portrait étaient membres de la charbonnerie, cette société secrète surtout constituée d'artisans, vigneron et petits commerçants souvent bonapartistes ou républicains. Les « Bons Cousins », comme s'appelaient les membres d'Arbois, formaient une société philanthropique et d'entraide apparentée à la franc-maçonnerie. Il leur arrivait de se mêler de politique, ce qui explique qu'ils aient été arrêtés au lendemain du coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, le 2 décembre 1851. La liste des suspects permet ainsi de montrer l'importance numérique de la charbonnerie dans l'entourage arboisien de la famille Pasteur. Le banquier Ferdinand Maizier, ami intime de Jean-Joseph, en fait partie, ainsi que l'imprimeur Barthélemy Pointurier, qui était le père du professeur de dessin au collège d'Arbois, et probablement aussi François-Joseph Dumont, le médecin de famille. Le capitaine Barbier, qui veillait sur Pasteur à Paris, en était aussi, tout comme l'érudit Emmanuel Bousson de Mairat et Claudine Parpandet, dite sœur Constance, dont Pasteur a laissé un portrait saisissant. L'affiliation de Jean-Joseph Pasteur lui-même n'est pas attestée, mais elle demeure possible. Richard Moreau pense même que Louis Pasteur fut initié dans sa jeunesse, ce qui n'a rien d'in vraisemblable. D'autant qu'il a fait suivre sa signature d'un portrait de Napoléon, effectué en 1836, d'un symbolique triangle constitué de trois points, comme l'a observé Marie-Claude Fortier.

Le jeune Pasteur se trouve ainsi inclus dans un réseau multiforme, d'abord principalement composé des relations paternelles, auxquelles s'ajoutent déjà certains professeurs et camarades. Sur les recommandations de son père, Louis cultive précocement et de plus en plus intensément cette sociabilité fondée sur l'entraide et l'intérêt réciproque. Si ces liens personnels prennent des formes tout à fait classiques, il les noue au service d'une ambition certaine.

## UN ÉLÈVE DOUÉ

Louis finit brillamment ses études au collège d'Arbois et ses parents hésitent à lui faire prendre la succession de leur boutique. Les encouragements du principal Romanet l'incitent cependant à poursuivre ses études au collège de Besançon, afin d'y préparer le baccalauréat. Dans la capitale de la province, il sympathise avec Jules Marcou, Pierre-Augustin Bertin et surtout Charles Chappuis, qui devient son meilleur ami. Fidèle en amitié, Pasteur conserve et chérit ses camarades durant toute sa vie. À l'été 1840, il obtient le baccalauréat ès lettres. Il prépare ensuite le baccalauréat ès sciences, tout en devenant maître d'études. En plus d'être logé et nourri, il gagne ainsi trois cents francs à l'année pour guider le travail personnel des élèves. Il s'agit d'une somme suffisante pour vivre aisément. Il incite alors ses parents à envoyer sa sœur Joséphine en pension, afin d'élever son niveau d'instruction. Il n'hésite pas à faire pression sur eux, écrivant qu'il est prêt à prendre en charge les frais induits, quitte à devoir accepter quelques répétitions additionnelles. Mais ses parents considèrent qu'un travail supplémentaire mettrait en danger sa santé. Pasteur lie cependant ses espoirs à une activité intellectuelle intensive, comme il l'écrit à ses sœurs à la Toussaint 1840 : « Ces trois choses, la volonté, le travail et le succès, se partagent toute l'existence humaine : la volonté ouvre les portes aux carrières brillantes et heureuses ; le travail les franchit, et une fois arrivé au terme du voyage, le succès vient couronner l'œuvre ». Dans les autres lettres qu'il envoie à sa famille, il se dit content de son sort, sauf pour ce qui concerne l'isolement. Il le ressent d'autant plus depuis le départ de Chappuis pour Paris, afin de préparer le concours d'entrée aux grandes écoles. Pasteur doit attendre un an avant de le rejoindre.

Pasteur n'était pas le meilleur des élèves. Mais le niveau d'alors n'avait rien de commun avec celui d'aujourd'hui. Les témoignages concordent pour évoquer des examinateurs sadiques, posant fréquemment des questions hors-programme, éprouvant le moral autant que l'intellect du candidat interrogé uniquement à l'oral. Pasteur échoue au baccalauréat ès sciences. Certains biographes considèrent que ses résultats scolaires n'ont rien d'exceptionnel, mais il ne faut pas s'attendre à autre chose de la part des brillants sujets, qui se sentent souvent à l'étroit dans les cadres qui